

**RECENSION DE PIERRE-JEAN RENAUDIE ET CLAUDE VISHNU SPAAK (ÉD.),  
PHÉNOMÉNOLOGIES DE LA MATIÈRE, PARIS, CNRS EDITIONS, 2021, 363 PAGES**

Bruno Leclerq  
Université de Liège

Lorsqu'ils se penchent sur la problématique de la matière du point de vue de la phénoménologie, Pierre-Jean Renaudie et Claude Vishnu Spaak, ainsi que les auteurs rassemblés par eux dans ce volume, sont d'emblée conscients de s'attaquer à ce qui constitue un « point de fuite », voire un point aveugle, de l'entreprise phénoménologique. En démarche descriptive, qui s'attache aux structures générales de l'expérience et à leur rapport à la conscience, la phénoménologie semble en effet un peu désarmée lorsqu'il s'agit de rendre compte de cette dimension singulière de l'expérience qui est encore sans forme et sans sens et paraît donc littéralement indescriptible, et qu'il est en outre particulièrement difficile de penser en corrélation de l'activité subjective – comme c'est généralement le cas en phénoménologie – dans la mesure où elle est précisément le lieu de la passivité radicale. Quoique sous-jacente à toutes les structures éidétiques de l'expérience et à tous les actes subjectifs de la conscience, que les phénoménologues explorent en long et en large, la matière semble devoir rester elle-même l'arrière-fonds impensé de la phénoménologie, ou du moins ce qui ne peut être pensé qu'en creux, négativement et relativement à ce qui s'en détache et qui est proprement objet d'investigation phénoménologique.

Loin toutefois de se résoudre à cette malédiction, les auteurs du volume s'efforcent bien évidemment de la déjouer en faisant état du très riche registre de notions (*Stoff, hylè, Materie, Sach...*) et de réflexions mobilisées par Edmund Husserl puis par certains de ses héritiers (critiques) pour faire droit à la question de la matérialité en phénoménologie.

Les quatre premiers textes s'attachent plus particulièrement à l'œuvre de Husserl. Sans surprise, ils se penchent en détail sur la question du « remplissement » des visées signitives – y compris catégoriales – par les données de l'intuition sensible dans les *Recherches logiques*, sur la *hylè* et ses rapports avec la noèse tels qu'évoqués dans le premier volume des *Idées directrices pour une phénoménologie*, mais aussi et peut-être surtout sur l'idée husserlienne d'un *a priori* matériel. Si quelques passages très connus des §§ 85 et 86 des *Idées directrices* semblent ranger Husserl aux côtés de Kant et des néokantiens dans l'affirmation d'un hylémorphisme cognitif où la matière sensible n'est que pur divers totalement amorphe requérant l'activité synthétique de la conscience pour la mettre en forme et lui donner sens, tous s'accordent pour dire que c'est bien en fait contre Kant et les néokantiens que Husserl, en héritier de Carl Stumpf, s'efforce de penser l'expérience ; renouant avec un certain empirisme, la phénoménologie entend précisément faire droit à tout ce que la mise en forme (et en sens) intentionnelle doit à l'auto-organisation de la matière sensible, qui n'est décidément pas un pur divers amorphe. Quant à la notion d'*a priori* matériel, elle vise à rendre compte de structures éidétiques qui, contrairement au transcendantal kantien, ne sont pas purement formelles mais proprement phénoménologiques, parce que vécues à même la matière de l'expérience sensible ; il y a, souligne la phénoménologie, de l'organisation nécessaire *a priori* qui ne relève pas seulement des formes imposées par le sujet rationnel mais qui est inhérente aux contenus matériels eux-mêmes...

Dans un texte intitulé « Grandeur et misère de la matière. Réflexions sur un dilemme phénoménologique », Pierre-Jean Renaudie ajoute à ces considérations générales une

intéressante réflexion sur deux notions développées dans les *Recherches logiques*, celle de matériau (*Stoff*) – laquelle est essentiellement définie fonctionnellement par son opposition à la forme de la représentation – et celle de matière (*Materie*) d'un acte intentionnel – qui est quant à elle définie par son opposition à la qualité de l'acte (le type d'attitude intentionnelle) et qui prend en charge la visée d'un objet ainsi que son sens d'appréhension. Comme le suggère Renaudie, ces deux notions de matière entrent en fait dans une certaine tension notamment pour ce qui est des actes intuitifs et de leur fonction de « remplissement » des intentions de signification ; des visées signitives simples ou, plus encore, catégoriales ne peuvent en effet être remplies par un matériau sensible informe et dénué de tout sens d'appréhension ; le contenu intuitif ne peut être pur matériau (*Stoff*). Dans un très long et très riche article intitulé « Matière et intelligibilité. Réévaluation et fonctions de la matière en phénoménologie », Dominique Pradelle réévalue quant à lui dans le détail le rapport de Husserl à l'hylémorphisme kantien et néo-kantien. Il présente un Husserl tiraillé entre déréalisation de la matière impressionnelle, qui n'est que le foyer aveugle des intentionalités, et mise en évidence de l'auto-organisation hylétique (notamment temporelle) qui motive toute l'activité intentionnelle. C'est toutefois la seconde option qui fait l'originalité de la position phénoménologique, laquelle non seulement reconnaît la structuration propre à la matière sensible mais n'envisage en outre les formes sensibles que comme moments dépendants qui ne sont séparables de la matière que par abstraction. De manière très intéressante, Pradelle interroge alors aussi la dépendance des formes logiques (formes syntaxiques, fonctions syntaxiques, types syntaxiques, formes-noyaux) à l'égard de leur fondement matériel dans l'expérience sensible.

Dans « Matière et individuation selon Husserl. L'origine des singularités eidétiques », Jean- François Lavigne souligne pour sa part un certain nombre de dimensions paradoxales de la conception phénoménologique de la matière sensible. Tout d'abord, dans la mesure où elle est une composante du vécu, la *hylè* est évidemment en un sens « immatérielle ». Par ailleurs, les données hylétiques ne peuvent constituer des contenus stables qu'à travers des dispositifs d'identification qui sont eux-mêmes intentionnels (et non purement « matériels »). Enfin, s'il y a un *a priori* matériel, il concerne des lois d'essence et est donc idéal. En phénoménologie, la matière sensible ne peut donc être pensée qu'à travers des notions – acte psychique, intentionalité, idéalité – auxquelles elle paraît pourtant d'abord s'opposer.

Deux textes du volume, qui constituent sa seconde partie, se penchent ensuite sur l'œuvre de Heidegger et sur la notion de matière considérée au prisme de l'herméneutique phénoménologique.

C'est toutefois encore de Husserl que repart Françoise Dastur dans l'article « Phénoménologie herméneutique versus phénoménologie hylétique. Heidegger et la question de la matière ». En montrant que la conscience n'est pas seulement impressionnelle, mais aussi rétensionnelle et protensionnelle, de sorte que la *hylè* est déjà travaillée par une intentionalité cachée, les leçons de 1905 sur la conscience intime du temps compliquent sérieusement l'hylémorphisme qui prévalait dans les *Recherches logiques* (avec l'analyse en terme de contenus sensibles et de leur appréhension) et qui sera encore renforcée dans les *Idées directrices* (avec l'analyse en termes de *data* hylétiques et d'actes noétiques). Mais Heidegger met plus encore l'hylémorphisme à mal dans sa critique de la dimension essentiellement théorique de l'intentionnalité husserlienne. En mobilisant une notion plus pratique de « *hylè* » – inspirée de la notion grecque qui qualifie une matière au service d'un produire – Heidegger interroge le

dualisme, notamment sur les terrains de l'esthétique mais aussi de la science où il tire profit des travaux (anti-substantialistes) de Heisenberg.

Ce rapport à Heisenberg fait l'objet d'un traitement approfondi dans l'article de Claude Vishnu Spaak intitulé « Matière et corrélation. Le statut de la réalité matérielle dans la physique contemporaine chez Heidegger et Heisenberg ». Si Heidegger témoigne assurément d'un grand intérêt pour les déplacements que les travaux de Heisenberg imposent à la notion de « matière » et, par là, au matérialisme scientifique tout entier, il reproche aussi au physicien d'être resté coincé dans le schéma kantien de l'opposition entre phénomènes et chose en soi, et ce en dépit d'indéniables écarts avec l'épistémologie kantienne (notamment sur la théorie de la causalité, sur le substantialisme ou sur la fondation intuitive des connaissances). Piégé par l'ontologie traditionnelle et ses marques dans le langage, Heisenberg n'aurait pas bien compris le devenir-technique du monde, lequel impose de repenser complètement la notion même de « chose ».

Composée de cinq textes, la troisième et dernière partie du volume s'intéresse alors à certaines des transformations opérées sur le concept phénoménologique de « matière » par les recherches de quelques héritiers de Husserl et Heidegger.

Dans « Husserl, Scheler et Levinas. De la matière de l'affectivité à l'éthique matérielle », Paula Lorelle reprend la question de l'opposition des phénoménologues à l'hylémorphisme kantien mais cette fois du point de vue de la philosophie pratique. Là où Kant excluait de l'éthique toute matière sensible en opposant les lois purement formelles de la morale à l'inclination sensuelle contingente pour des objets déterminés, Husserl puis Scheler entendent réconcilier éthique de l'entendement et éthique du sentiment en montrant que toute saisie éthique ne peut naître que de sentiments, lesquels, il est vrai, ne sont toutefois pas de simples affects ou effets d'affects, mais des actes intentionnels se rapportant à ces contenus objectifs particuliers que sont les valeurs. Pour Scheler, les lois formelles *a priori* de la morale kantienne doivent dès lors se compléter de lois axiologiques *a priori* concrètes ou « matérielles », lois d'essence régissant les valeurs propres à diverses « régions » éthiques (valeurs de la personne, de la communauté, de l'art, de la science, etc.) Dans la mesure où elles relèvent de la structuration inhérente aux contenus des actes affectifs et ne dépendent pas de ces actes eux-mêmes, ces lois d'essence ne sont, pas plus que les lois théoriques, psychologiquement ou anthropologiquement relatives. Levinas enfoncera ce clou de l'éthique matérielle en faisant valoir que, tout en étant extrêmement chargée de signification, l'affectivité échappe à toute forme. Contre Husserl, il insistera en outre sur l'autonomisation de cette sphère axiologique à l'égard de la sphère cognitive dans la mesure où les actes affectifs ne sont pas forcément fondés sur des représentations ni forcément re-saisissables dans des jugements.

Plus loin dans le volume, Chiara Pavan s'intéresse elle aussi à Levinas dans un texte intitulé « Sens et non-sens. Le statut de la matérialité dans la pensée d'Emmanuel Levinas ». La matérialité, que Husserl échoue à penser et que Heidegger n'ose pas penser explicitement, se caractérise par l'absence de sens parce qu'elle se soustrait tout simplement à la corrélation intentionnelle entre la conscience et son objet. Pavan se penche alors sur trois dimensions de la matérialité pour Levinas. Le « il y a » est cette matérialité ressentie par une sensibilité qui se tient en deçà de toute représentation. L'affectivité corporelle, la jouissance, se distingue de l'expérience signifiante en ce qu'elle précède la conscience théorique et pratique. Enfin, l'ouverture à l'affection par l'autre, à sa proximité (non médiée) et au traumatisme de la responsabilité à son égard, est antérieure à la structure intentionnelle et même au moi.

De son côté, Chiara Pesaresi explore intelligemment avec Patočka une conception dynamique et processuelle de la matière dans « Patočka et la question de la matière. Entre platonisme négatif et aristotélisme radicalisé ». Cette conception puise subtilement à une reprise critique des notions platonicienne de « *chôra* » (et « *chôrismos* ») et aristotélienne de « *hylè* », reprise critique qui passe aussi par l'héritage de – ou la confrontation avec – Descartes, Hegel, Schelling et Fichte.

Dans « Sartre et la vie de la matière », Vincent de Coorebyter étudie la critique « matérialiste » que Sartre adresse à la phénoménologie husserlienne, jugée trop idéaliste. En opposant l'en soi au pour soi, Sartre ne cède pas pour autant à un dualisme cartésien un peu simpliste. Plus encore que *L'être et le néant*, les *Carnets pour une drôle de guerre* font en effet apparaître que le pour soi n'est rien d'autre que de l'en soi conscient de soi, donc de la matière qui n'est dématérialisée que par cet écart à l'égard d'elle-même qu'implique la conscience. Dans cette perspective, la facticité – catégorie du pour soi – repose incontestablement sur la contingence – catégorie de l'en soi – mais elle s'en détache en ce qu'elle en constitue la prise en charge existentielle. Dans la *Critique de la raison dialectique*, cependant, Sartre rompra plus nettement avec la phénoménologie pour penser un matérialisme puisant au marxisme et à une prise en compte des besoins du vivant et des luttes pour les satisfaire ; l'en soi fait place à l'inerte.

Enfin, dans « De quelle "matière" parle, finalement, la "phénoménologie matérielle" ? », Grégori Jean s'efforce de rendre justice au projet henryen d'une phénoménologie matérielle par un travail soigneux sur les manuscrits du fonds Michel Henry, en particulier des notes préparatoires à la rédaction de *l'Essence de la manifestation*. À cet égard, il entend notamment répondre à des critiques dont ce projet a fait l'objet sur la base de ce qu'il estime être des interprétations biaisées par des confusions avec la phénoménologie hylétique envisagées du point de vue husserlien. Ce que vise Henry, dit Jean, c'est moins une phénoménologie de l'apparaissant qu'une phénoménologie du comment de l'apparaître ; c'est cette pure forme de l'apparaître et non son contenu sensible que Descartes appelait « réalité matérielle de l'idée » et c'est elle qui importe à Henry. Or il y a en fait deux structures de l'apparaître : l'apparaître transcendant sous ses diverses formes, qu'a longuement étudiées la phénoménologie, et l'auto-apparaître de l'immanence, qui reste à étudier. Ce que Henry reproche à Husserl et à ses héritiers, c'est d'avoir entièrement subordonné le vécu à ce qui s'esquisse en lui et de n'avoir pas pu penser le vivant dans le vécu. Henry quant à lui veut penser ce vivant et dès lors la corporéité dans son agir, dans ses besoins, dans ses forces.

Si, bien sûr, d'autres choses auraient encore pu être dites sur la ou les notion(s) de « matière » en phénoménologie, ce volume collectif dresse assurément un tableau assez large des tentatives faites par Husserl et certains de ses héritiers pour penser ce qui semblait au départ destiné à rester à l'arrière-plan des descriptions et théorisations phénoménologiques. À cet égard, les différents textes du volume font aussi très honnêtement le bilan critique des succès et des échecs de ces différentes tentatives. Si la phénoménologie a certainement permis de clarifier un grand nombre de questions philosophiques, penser dans son cadre la matière, en particulier la matière de l'expérience sensible, reste sans doute un défi.

De son côté, dans « Husserl entre hylémorphisme traditionnel et *a priori* matériel. Vers l'abolition phénoménologique de la notion de "matière" », John Rogove resitue la conception husserlienne de la matière tout à la fois par rapport au couple aristotélien matière/forme – où la matière est une notion fonctionnelle – et par rapport au couple cartésien matière/conscience – où la matière est une notion substantielle. Husserl, montre Rogove, se positionne aussi et surtout à l'égard de la synthèse que Kant propose

de ces deux couples dans la dualité de la matière sensible et de la forme subjective mais aussi à l'égard de celle que Brentano en propose dans la dualité des phénomènes physiques et des phénomènes psychiques. Au premier, Husserl répond par une théorie méreologique du vécu qui dépasse l'hylémorphisme en opposant matière et formes comme des moments abstraits plutôt que substantiels du vécu. Au second, Husserl répond par une analyse qui distingue contenus réels et contenus intentionnels des actes, les uns et les autres ne relevant pas du même plan descriptif.